

Louis-Philippe Gagnon – 1897-1967

La semaine dernière, Louis-Philippe Gagnon est mort. Ceux qui l'ont connu le pleurent. Sa carrière a été belle et féconde, mais l'homme qu'il était sera difficilement remplaçable.

Né à Trois-Pistoles (Québec) le 1er mai 1897, il était fils de Pierre Gagnon, dont l'ascendance canadienne remontait à 1640, et de Georgiana d'Auteuil, dont les ancêtres étaient venus s'établir au Canada en 1660. Entré au Petit séminaire de Rimouski en 1909, il y fait les Eléments latins, la Méthode et la Versification. En 1912, il suit sa famille dans l'Ouest et achève ses études classiques au Collège de Saint-Boniface. Il devient bachelier ès arts de l'Université du Manitoba en 1917, et maître ès arts de l'Université d'Ottawa en 1941.

par Denys GOULET

Nommé, en 1917, chef du secrétariat de l'Association d'éducation des Canadiens français du Manitoba, qui venait d'être instituée, l'année précédente, il occupe ce poste jusqu'en 1921. Avec ses frères et quelques amis, il fonde une librairie à Winnipeg, collaborant ainsi à la diffusion du livre français dans les provinces des Prairies. En 1925 et 1926 il participe à des campagnes politiques et, de 1927 à 1936, il brigue lui-même quatre fois mais sans succès les suffrages de ses concitoyens du Manitoba à titre de candidat à l'Assemblée législative.

Le traducteur

Reçu au concours de traduction ouvert en 1936 par la "Commission du service civil" à Ottawa, il entre la même année à la division de traduction du Bureau fédéral de la statistique. Bientôt promu traducteur parlementaire, il devient successivement second reviseur, premier reviseur et chef adjoint de la division de traduction des débats. En 1946, il est un des traducteurs prêtés à la Commission préparatoire de la Conférence des Nations unies sur le commerce et l'emploi à Londres. Chargé en 1947 d'organiser un service de traduction au ministère des Affaires extérieures, il dirige ce service durant deux ans puis revient aux Débats où il est successivement chef adjoint et chef jusqu'à ce qu'il accède, en 1954, au poste de surintendant adjoint du Bureau de traduction.

En 1948, il a été président de l'Institut canadien, d'Ottawa.

Il a collaboré à des journaux et revues, dont *La Liberté* de Winnipeg, *LE DROIT* et *Le Canada français* de Québec. En 1943 la *Revue de l'Université d'Ottawa* a publié de lui une remarquable monographie sur "L'oeuvre de survivance française au Manitoba". Il a en outre, donné de nombreuses causeries "à la radio et devant des auditoires de Winnipeg et d'Ottawa sur des sujets politiques, économiques et littéraires.

Retraité en 1962, il était demeuré membre de plusieurs sociétés culturelles ou nationales: Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario, Alliance française, dont il a été président à Ottawa pendant un an, et Alliance française du Canada, dont il a été vice-président.

trahi. Jusqu'au bout il a gardé la dilection de la langue et des lettres françaises, à ses yeux émanations vivement perçues du Beau et du Vrai. A notre époque, certains en souriront peut-être... Tant pis pour eux. Tout idéal mérite qu'on la salue, même celui de la belle forme, celui du style, sans lequel, dans l'art comme dans la vie, il n'y a plus que le médiocre.

Caresser la phrase

"Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es". Louis-Philippe Gagnon avait amoureusement hanté Veillot, Châteaubriand, Barrès et Baudelaire. Il avait pratiqué avec assiduité Mauriac, de Gaulle, Suarès et Valéry lui-même. A leur disciple, ces maîtres avaient appris, comme disait Anatole France, à caresser longuement la phrase pour la faire enfin sourire. Châteaubriand surtout était son frère d'élection, qui lui faisait apprécier la densité qu'on peut donner aux mots et aux lettres. Comme ce guide aimé, L.-P. Gagnon estimait que la vie sans passion n'est qu'une morne aventure, et il a goûté les joies intimes de la vie et des lettres, cette attention tournée vers le faste mais qui, au-delà des couleurs et des images, cherche l'enrichissement de l'âme. Dans ses auteurs favoris il puisait moins une philosophie que des sensations, épicurien ravi tour à tour par la prose ou les vers. Sa pensée n'était pas sèchement intellectuelle mais infusée d'émotion et, homme, rien d'humain ne lui était étranger.

La sensibilité de cet ancien élève des Jésuites digne de l'enseignement reçu recherchait avant tout, dans une page, la cadence d'où naît la musique de la phrase et, parfois, le bonheur d'une pensée. Comme les rhéteurs antiques, il aimait la musique des mots et celle des sons, ce que Georges Duhamel a appelé "l'orchestration du discours". Chez lui l'oreille dominait, souveraine. Il avait fait encadrer un profil Karsh de Toscanini, ce magicien des harmonies nuancées. Traducteur émérite, il reprenait chaque ligne de son texte et, plus tard, devenu reviseur du texte de ses collègues, afin d'éviter qu'une phrase "retrousse" ou pêche contre l'euphonie. Il était en somme moins écrivain qu'orateur. Non pas intellectuel mais artiste, non pas linguiste mais poète, c'est par les sons qu'il se raccordait au monde.

Le saint langage

Il n'a jamais laissé tiédir cette ardeur qui le jetait dans le sillage des conférenciers de France, dont la familiarité avec le Verbe l'enchantait. Il avait accroché à un mur de son bureau, splendidement enluminée par ses ordres, cette pensée de Valéry :

Honneur des Hommes, Saint LANGAGE
Discours prophétique et paré,
Belles chaînes en qui s'engage
Le dieu dans la chair égaré,
Illumination, largesse !
Voici parler une sagesse
Et songer cette auguste Voix
Qui se connaît quand elle sonne
N'être plus la voix de personne
Tant que des ondes et des bois !

Amour et feuvere

Telle a été, en bref, la carrière de Louis-Philippe Gagnon ; mais ce que retiendront surtout ceux qui l'ont connu de près, et en particulier ses collègues traducteurs, ce sont moins ses succès ou ses mémoires, mais ce qu'il a été. Au cours de ses 25 années de traduction administrative, ce praticien d'élite avait ceci de particulier qu'il s'évertuait constamment à élever son métier à la hauteur d'un art. Ses normes étaient telles qu'il voulait donner à toute idée qu'il avait à exprimer, si prosaïque parfois que fut la matière, une tenue nette, légère, élégante. Cet instinct était en quelque sorte un prolongement de son exquise urbanité envers les gens. En effet, les vertus essentielles de Louis-Philippe Gagnon ont été, à coup sûr, l'amour et la feuvere. Cela, les âmes qu'il a touchées ne pourront l'oublier. Et l'une des formes de cette faculté d'aimer, la plus forte peut-être, a été son culte de la langue française, car il l'a véritablement adorée, comme un preux du Moyen-Age adorait la dame dont il portait les couleurs, comme l'honnête homme du XVIIe siècle aimait la civilisation dont il était le serviteur. Anachronisme vivant, L.-P. Gagnon sentait, respirait, se mouvait dans une ère révolue. Au début de sa carrière, on l'a vu, il voulut être libraire, car il avait la passion des livres, mais dans un milieu où le livre est souvent considéré comme un objet de luxe, comme un objet encombrant (c'était bien avant l'apparition du format livre de poche), la vente d'ouvrages proprement littéraires, en particulier au cours de la crise économique des années 20 et 30, emporta la maison, comme ailleurs mainte autre entreprise. Or il est des échecs nobles, et le sien fut de ceux-là. Désormais, devant les hommes d'affaires et les âpretés du commerce, l'ex-libraire s'effaçait avec la pudeur de l'homme de lettres. Au XXe, il se trouvait en exil.

Mourir sans abdiquer

Toutefois, dans cet exil, il a réussi à vivre et à mourir sans abdiquer, et avec une certaine grandeur, car il ne s'est jamais

Ouvert aux dons de l'existence, à la chaleur de la camaraderie, aux bonheurs de la générosité, Louis-Philippe Gagnon nourrissait par ailleurs un juste orgueil. Ce n'était pas le culte du Moi de son maître Barrès, mais le sentiment équitable de sa valeur personnelle, comme il sied à un gardien du temple. Membre, secrétaire, président de l'Alliance française, il a toujours, partout, jalousement défendu la culture. Dans bien des soirées, bien des réunions, vibrant d'éloquence et de savoir, il sentait qu'il servait la langue et les lettres françaises, que la France vivait en lui, qu'il était un peu la France. Et quand, en 1962, le gouvernement de la République française lui remit une médaille de vermeil, cela parut à tous une consécration naturelle car, pour lui, selon le mot célèbre, tout homme éclairé avait deux patries : la sienne et puis la France.

Vaincre la mort

Non que la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, les pays anglophones, fussent pour lui des terres inconnues. A l'âge d'homme, il en avait exploré la langue sous ses aspects divers et avait réussi à en découvrir la configuration culturelle, les paysages moraux, le climat artistique et spirituel, et il saluait leurs chefs-d'oeuvre non pas en voyageur pressé mais en hôte familier. La phrase churchillienne, en particulier, lui avait livré ses secrets. Mais si son intelligence possédait ces civilisations, son âme, ayant épousé la culture française, lui resta toujours fidèle.

Promu en fin de carrière aux cadres supérieurs de l'administration, il savait qu'à son poste de commande il était encore en mesure de servir. Barrès a décrit le besoin de triompher de la mort en collaborant à quelque oeuvre qui nous survive, au sentiment de la grandeur humaine. Louis-Philippe Gagnon, supérieurement sensible à la grandeur française qu'il a servie en collaborateur fervent aura, lui aussi, vaincu la mort, car son souvenir et son exemple demeurent.